

# À LA RECHERCHE DU PLATEAU D'ANTAN: EXTRAITS DU TÉMOIGNAGE DE ROGER RICHARD

Huguette Loubert

**L**A POPULATION DU QUARTIER formait une petite société des nations où l'entente et la tolérance régnaient malgré des us et coutumes très diversifiés. Mes voisins juifs et de diverses ethnies ont eu beaucoup d'importance tout au long de ma vie. Je les ai côtoyés aussi à l'école, au primaire comme au secondaire, également pendant mes études supérieures comme dans mon milieu professionnel et en tant qu'amis de la famille.

**L'HISTOIRE** des Juifs était pour la plupart du temps très triste, particulièrement pour ceux venus de Russie et de Pologne. Ils avaient été persécutés et décimés pendant des décennies par les pogroms instaurés par le Tsar et surtout exécutés par les Cosaques. L'un de ces Juifs, qui tenait un petit dépanneur de la rue Drolet, m'a raconté qu'en entrant à cheval dans son village, les Cosaques ont fait usage de leur lance sur tout ce qui bougeait et dérobé dans les maisons tout ce qu'ils pouvaient emporter avant de tout brûler.

**CHACUN** de mes voisins ou leurs parents avaient une histoire personnelle particulièrement émouvante. À 14 ans, l'un a vu juste à côté de lui son ami tué par un gardien qui avait décidé d'étréner sa nouvelle mitrailleuse... Toute sa vie, il s'est demandé: « Pourquoi lui et pas moi? » À l'arrivée des envahisseurs allemands, un autre, d'origine tchèque, qui étudiait pour entrer dans la cavalerie, a

*NDLR: Ce texte – des propos de Roger Richard – est un extrait d'un livre à paraître sous peu à la SHP. Roger Richard est né en 1924 sur la rue Laval et décédé sur la rue Drolet en 2015. J'ai recueilli ses propos entre 2011 et 2014.*



*Roger Richard en compagnie de sa femme Phyllis (à droite) et un couple d'amis de longue date, Ben et Eily Strotmann*

été emprisonné pendant de longs mois avec les politiciens du pays. Une amie de mon fils Paul avait vu sa mère et son grand-père se faire fusiller sous ses yeux. Elle noyait sa peine dans l'alcool. Et tant d'autres exemples...

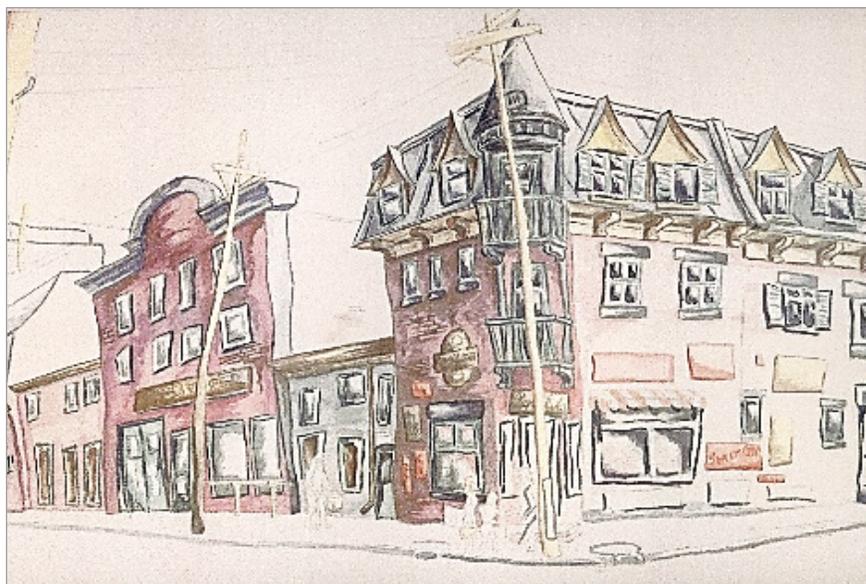
**N'AYANT** bien souvent pas assez d'argent pour payer la traversée à toute la famille, le père partait souvent seul et trimait très fort afin de pouvoir faire venir les autres. Bon nombre d'entre eux avaient peu d'instruction. Selon les autorités de leurs pays d'origine, un fils juif devait choisir la profession de son père, sans dépasser son statut. C'est ainsi que plusieurs d'entre eux étaient tailleurs. Grâce à ce métier pratiqué depuis des générations, le bou-

levard Saint-Laurent est devenu le haut lieu de la confection à Montréal pendant de nombreuses décennies.

**LES CONDITIONS** de vie de ces familles étaient souvent misérables. Elles vivaient entassées dans de minuscules logements de trois pièces ou moins, sans aucun confort, dans ce qu'on appelait des « cold water flat ». La plupart travaillaient dans les ateliers de confection appartenant à d'autres Juifs; mais certains, de petits artisans, préféraient tenir boutique sur le boulevard Saint-Laurent ou les rues des alentours, pendant que d'autres se faisaient marchands itinérants. Disséminés dans le quartier, certains tenaient des petits magasins de coupons

de tissu ou encore de petites épiceries (*grocery stores*), à même leur logement exigu, en réduisant d'autant l'espace laissé à la famille pour y vivre.

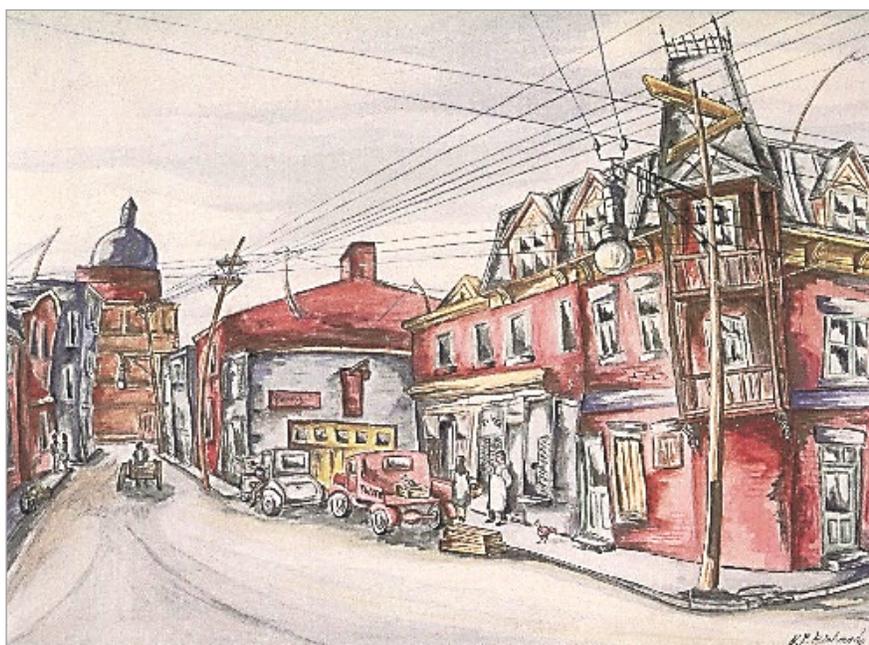
**ILS TRAVAILLAIENT** très fort pendant de très longues heures, et ce, l'année entière, ne gardant pour eux qu'une seule journée pour une grande fête juive. Par exemple, le père travaillait de 10 heures à minuit et la mère prenait la relève le matin pendant deux ou trois heures. Ils économisaient demi-sou par demi-sou en vendant à un sou des biscuits à la pièce, un *whippet*, de la crème glacée ou un flotteur à la crème glacée pour deux sous, ou encore, un Flirt (orangeade) à trois sous. C'est ainsi qu'ils ont pu survivre et que plusieurs de leurs enfants ont pu faire des études plus avancées et même fréquenter l'université. De la rue Drolet seulement, il en est sorti des médecins, des dentistes, des avocats, des enseignants, et même des psychiatres et un député provincial pendant une vingtaine d'années, l'avocat Harry Blank.



Aquarelle de R.P. Richard : *Pine Avenue & Saint-Dominique, 1943*

**L'ÉDUCATION** était un souci constant pour les Juifs. Les lois canadiennes leur donnaient accès sans restrictions à l'école publique. Mais à cause de leur religion, ils ne pouvaient fréquenter les écoles de langue française de la Commission scolaire catholique de Montréal. Le Protestant School Board les a accueillis car cet organisme était pour tous, sauf les catholiques! Les Juifs ont dû affronter

par la suite d'autres obstacles quand ils ont voulu créer leurs propres écoles. De plus, l'Université McGill, au début des années 1930, leur imposa un contingentement très serré, associé à des exigences beaucoup plus sévères, de 10 % de plus pour leurs résultats scolaires, par rapport aux autres étudiants. Mais habitués à la persécution et à l'antisémitisme depuis des siècles, ils étaient d'une grande patience et montraient beaucoup de persévérance et de motivation à réussir. Les jeunes Juifs étaient poussés par leurs parents et certains ont fréquenté d'autres universités canadiennes ou américaines. Je peux témoigner que ces voisins Juifs étaient très proches de leurs enfants, qui faisaient l'objet d'une surveillance serrée. Ils étaient tous d'une grande honnêteté et faisaient respecter la loi autour d'eux. Ils n'hésitaient pas à appeler la police quand c'était nécessaire.



Aquarelle de R.P. Richard : *Tucker Chicken Store - Roy & De Bullion, 1943*